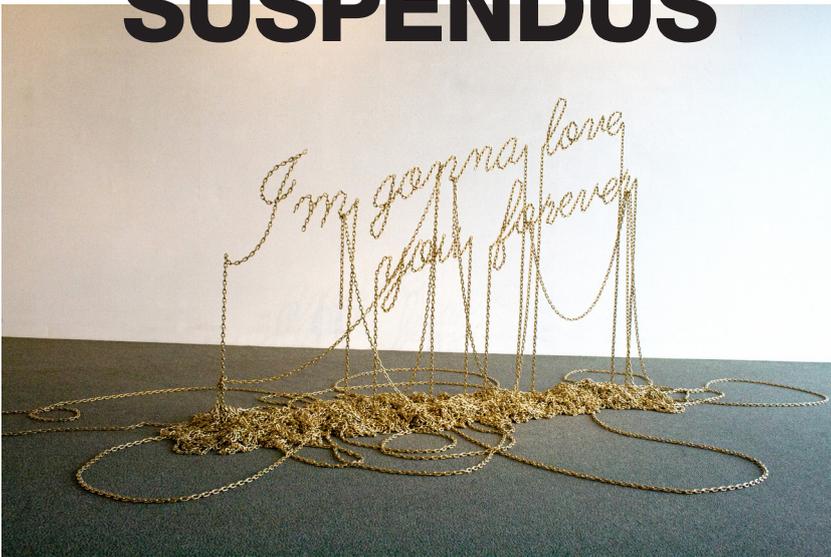


JONATHAN SULLAM
BLACK GOLD
 GALERIE ARTECONTEMPORANEA
 22 RUE DES CHEVALIERS,
 1050 BRUXELLES
 T + 32 (0) 496 67 33 16
 MA.-VE. DE 16H À 20H ET SUR RDV
 DU 17.01 AU 1.03.13

La pratique artistique de JONATHAN SULLAM est résolument multiple. Qu'il utilise le film, l'installation, la sculpture ou la performance, il s'agit toujours de rencontrer le "hic et nunc" de la situation dans laquelle l'artiste est amené à intervenir. Son œuvre se divise en deux volets distincts: d'une part, des interventions dans l'espace public menées notamment avec la plateforme artistique mobile instituée qui s'inscrivent dans la réalité socioculturelle d'un lieu; de l'autre, des installations sculpturales où il aborde des questions plus existentielles.

DISPOSITIFS SUSPENDUS



En Chine, à Chongqing – l'une des plus grandes villes du monde, au développement ultra rapide –, Jonathan Sullam (*1979; vit et travaille à Bruxelles) se demande à quoi rêvent les habitants et les ouvriers face au skyline de la ville moderne. Il se rend dans différents endroits de la ville, muni d'un nuage fait d'une trame de métal et de coton, suspendu entre ciel et terre qui sert d'attrape-rêve, de catalyseur d'un imaginaire collectif, successivement soumis à un habitant de la mégapole. En 2009, à Monterrey, au Mexique, pour *Hold up*, l'artiste met en place une campagne médiatique rassemblant presse écrite, radio et télévision où il annonce qu'il va déplacer la Maison de la Culture d'un centimètre. Pendant douze heures, le bâtiment sera dûment sanglé suivant les plans publiés auparavant et le public sera présent pour assister à l'impossible opération. La Maison de la Culture est restée en place, mais le public s'est déplacé¹. En 2007, lors du festival *Nuit Blanche*, un écran de laser séparait de son volume le sol de la Grand Place de Bruxelles des étages de ses maisons historiques. Cette frontière entre haut et bas, floue et fluorescente, interrogeait le sens des séparations. On le voit avec ces quelques exemples, les interventions de Sullam dans l'espace public prennent un caractère résolument événementiel. Elles sont soutenues par un dispositif apparemment simple, mais très travaillé qui permet d'englober les spectateurs et de les placer dans une situation d'incertitude, de balancement, de suspension dans un état de latence.



Jonathan Sullam
Unchain my heart, 2012
 350m de chaînes, peinture dorée
Shred my being, 2010
 100 lames, structure en métal, 25 mètres de rouleau imprimé.

L'artiste définit cette suspension comme "une espèce de fil tendu entre la possibilité d'exister ou de disparaître". On retrouve ce moment d'hésitation, de balancement dans son travail d'installation sculpturale. Avec *Up*, installation réalisée dans la vitrine de V-tro Gallery, il se présente de manière très littérale: le sol oscille entre soulèvement et affaissement, sans choisir ni l'un, ni l'autre. Le questionnement ne porte plus alors sur un lieu d'expérience collective, comme il pouvait le faire avec la ville, mais sur la position de chacun vis-à-vis de sa propre vie, du sens que chaque décision prise va ou non lui conférer. C'est le cas de l'installation *Burn or Fade* qui se réfère à une chanson mythique de Neil Young *Hey, Hey, My, My* dans laquelle le chanteur pop déclare "il vaut mieux brûler que s'éteindre à petit feu". Sur le mur, les mots "Burn" et "Fade" s'allument et s'éteignent au rythme du va-et-vient d'un ventilateur. Ces mots touchent au mode de vie de tout un chacun, et surtout à l'intensité qui anime une vie, à celle que l'on place dans la pratique ou l'expression artistique. Quelque soit le choix du spectateur (ou de l'artiste) le mouvement de balancier continue, rappelant de façon incessante qu'un choix doit être fait. La sculpture *Unchain my heart* visualise un amoncellement de chaînes dorées d'où émerge la phrase "I'm gonna love you forever". Le titre de l'œuvre est emprunté à une chanson de Ray Charles, les mots sont ceux de la déclaration d'amour, toujours exceptionnelle lorsqu'on la reçoit ou qu'on l'offre et terriblement banale lorsqu'elle est, comme c'est le cas ici, détachée de toute relation réelle. La formule s'élève du sol comme dans un dessin animé, prête à se mouvoir au rythme d'une mélodie. L'amas de chaînes marque le joug d'un amour qui se veut éternel et la question se pose de savoir si le désir porte sur la prison, sur l'or ou sur l'amour. Sommes-nous dans une étude sentimentale ou face à un slogan publicitaire? L'artiste peut aussi jouer les cyniques comme dans *Shred my being*, pièce présentée en novembre dernier dans le cadre de l'exposition *We do not Remember Berlin Wall*². Sous un rouleau de papier noir sur lequel est imprimée une liste de 25 adjectifs qualifiant idéalement l'individu (beauté, confiance, ambition, conviction, belief, trust, ...) se trouve une déchiqueteuse géante qui en broie le message le temps d'une seconde toutes les trois minutes. Si la machine semble détruire une part des croyances de l'artiste vis-à-vis de lui-même, du monde et de l'art, ses reliquats s'enroulent non sans une pointe humour noir comme autant de serpentins sur le sol.

Entre questionnement d'un lieu et d'un espace et interrogation des choix fondamentaux de l'être au monde, le travail de Jonathan Sullam s'attache au contexte géographique, physique, social ou philosophique dans lequel il s'expose. Chaque nouvelle intervention, chaque œuvre est pour lui un nouveau défi à élaborer le dispositif le plus adéquat pour mettre en place la possibilité d'une expérience partagée.

Colette Dubois

¹ Selon l'artiste, *Hold Up* entendait ainsi "fonctionner comme un pèlerinage administratif, en mobilisant les institutions dans l'élaboration du projet et de son système médiatique. L'implication du spectateur répondait à une exigence minimale de sa croyance dans l'élévation de la maison en lui demandant ce "dernier centimètre de crédulité" pour compléter l'œuvre."

² Du 8 au 25 novembre 2012 à la Quincallerie Vander Eycken, 26 rue Van Aa, 1050 Bruxelles.